

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N^º 248 — SAMEDI, 2 FÉVRIER 1889

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — LA LEÇON. — TABLEAU DE M. TOULMOUCHE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 FEVRIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Notre nouveau feuilleton.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : A l'Albani, par Gonzalve Désaulniers.—Nos gravures.—Zoologie : Les poissons volants.—Chronique, par Alfred Barbou.—La Sainte-Agnès, par Hermance.—Causerie du docteur, par le Dr E. Decaisne.—Poésie : Incitation, par Frid-Olin.—La veuve Hindoue. Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—L'origine de la terre.—Récration de la famille.—Les Eshecs.—Feuilleton : Guet-Apens (suite).

GRAVURES : Beaux-Arts : La leçon.—Premier arriver premier servi.—Un yacht de plaisance dans les plaines du Nord-Ouest.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40, Place Jacques Cartier.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman

SANS MERE

rempli de scènes des plus émouvantes et d'un grand intérêt. Écrit par un maître en ce genre de littérature, il ne devra pas manquer d'intéresser vivement nos lecteurs.

NOS PRIMES

CINQUANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cinquante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Janvier), aura lieu SAMEDI, le 2 FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Un des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ayant appris que lors du retour d'Europe des membres de la presse, nous avions relâché à Saint-Jean de Terre-Neuve, me demande quelques renseignements sur cette ville.

Comme nous ne sommes restés que trente-six

heures dans cette capitale du pays des morues, je dois avouer que ce que je puis en dire est peu de chose, mais ne voulant pas déplaire à un correspondant qui est peut-être un abonné, je vais vous conter ce que nous avons fait là-bas.

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.....

. Nous étions partis du Havre avec quatre cents tonnes de charbon, au lieu de trois cents que l'on devait prendre, et quoique l'on eût dit à notre capitaine que le *Château Léoville*, alias *Communara*, ne devait pas brûler plus de trente tonnes par jour, et qu'en supposant la traversée un peu accidentée, nous en aurions de reste.

Les choses ne se sont pas du tout passées comme cela, et le capitaine Richardson avait bien raison de se défier un peu.

A peine étions nous sortis de la Manche que les marsouins—les juifs comme nous les appelons—firent leur apparition, et ces précurseurs du mauvais temps ne nous quittèrent plus pendant la traversée de l'Atlantique.

Ce qu'ils nous ont fait faire de mauvais sang, ces juifs !!!

Notre navire balançait comme une coquille de noix, et les chauffeurs avaient beau faire et bourrer les foyers, l'hélice, rendue folle, sortait de l'eau à chaque coup de tangage et l'on avançait fort peu tout en brûlant beaucoup.

Ce bal de dix-sept jours a dû coûter cher, mais je ne me sens pas de dispositions à plaindre la compagnie, puisque chacun de nous a payé les violons d'avance, en restant inutilement au Havre pendant trois semaines.

Nous dansions donc depuis une quinzaine de jours, juifs à droite, juifs à gauche, quand un beau matin le capitaine nous dit :

—Nous changerons de route, plus de charbon, on va en chercher à St-Jean.

Dire qu'il avait l'air content ce brave capitaine, serait trop, car en nous parlant ainsi il faisait une figure en coin de rue..... je ne vous dis que ça.

Va pour Terre-Neuve !

. A quelque chose malheur est bon, dit un vieux proverbe, et nous en avons eu encore la preuve cette fois, alors que le Père Éternel, ennuyé, sans doute, de voir de braves Canadiens injustement turlupinés par la compagnie, les flots et les juifs, voulut nous offrir un léger dédommagement de quelques heures pour plusieurs semaines d'ennuis.

. Il est dix heures cinq minutes du matin, nous sommes en train de déjeuner, le capitaine préside, ayant à sa droite, notre aumônier, le curé de Gaspé, à sa gauche, notre chef, Faucher de St-Maurice, toujours beau causeur, grincheux, content, furieux, aimable, colérique, sympathique, détestable, tolérant, d'une humeur de cheval, selon que le rouls augmente ou diminue et que les plats sont bons ou mauvais, (au demeurant, le plus charmant homme du monde, surtout quand sa barbiche ne pointe pas le ciel), Pinault, Deschênes et moi, le long des côtés de la table.

Ce matin-là, je ne sais si le cuisinier avait mal dormi, mais le déjeuner était détestable et déjà Faucher avait dit trois fois : *sacré mille pompettes* ! ce qui était mauvais signe, quand un officier entra dans le salon.

Il faut une raison bien grave pour venir ainsi déranger le capitaine quand il déjeune, dîne ou dort, chacun de nous leva la tête pour regarder le jeune lieutenant qui arrivait...

Lui, grave, sérieux, s'arrêta à deux pas de son supérieur, se découvrit et...

—Terre, monsieur.

Terre ! Terre ! cinq fois le mot terre se fit entendre, chacun de nous le répétait avec autant de plaisir et de soulagement que quand nous disons : le médecin ! le médecin ! ! alors que, près du chevet d'une personne qui nous est chère, nous attendons le docteur, que l'on a fait appeler, et dont nous attendons l'arrivée avec anxiété.

Terre ! mais c'est l'autre côté de l'Atlantique ! Terre ! c'est le nouveau monde ! Terre, c'est l'Amérique ! Terre ! c'est Terre-Neuve ! Terre ! c'est presque le Canada, notre pays, notre patrie, chez nous !!!

Chez nous ! ce *chez nous*, ce joli mot, cette charmante chose, ce foyer délicieux, je d'rai ce sentiment, que l'on ne peut exprimer que par ces deux mots : *chez nous*, et dans lequel de pauvres diables de mauvaises gens anglaises n'ont jamais pu comprendre une signification plus intime, plus douce, plus gracieuse que dans l'*at-home* anglais, qui ne veut dire quelque chose que quand il est chanté par Albani, la grande Emma Lajeunesse.

Nous allions donc arriver presque chez nous !

Adieu le déjeuner, mange qui voudra, nous emboîtons le pas derrière le capitaine qui s'est levé aussitôt, et nous sommes sur le pont en même temps que lui.

Où, la terre ?

Là, à droite ! non, c'est un nuage. A gauche, ici ! Erreur, c'est une vapeur.

La terre est trop loin encore pour que nous puissions la voir à l'œil nu, mais là-haut, sur la passerelle, le capitaine a braqué sa lunette sur l'horizon et, après quelques instants d'observation, dit :

—Terre-Neuve, presque en face, un peu à gauche. On sera dans le port à trois heures.

Une demi heure plus tard, quelque chose parut à l'horizon : une teinte légère, une nuance grisâtre, puis grise, puis noirâtre, noire, éclaircie, puis blanchie de traînées qui disparaissent bientôt.

C'étaient les rochers et les vagues...

Nous assistions au perpétuel combat que, de puis des milliers d'années, la mer livre à la terre ; à l'assaut sans relâche que l'eau donne aux rocs énormes ; à ce duel éternel entre le mouvement et l'inertie, l'un furieux, l'autre froid ; duel inégal, dans lequel le corps le plus solide, le plus dur et le plus insensible finit par s'amollir, s'effriter et tomber sous les baisers des vagues à la crête neigeuse et diaphane.

Quelque chose semble flotter près de nous, une tache dans la mer, un point noir qui s'agite ; c'est une chaloupe venue bien loin, exprès pour nous.

Ce point n'est rien dans la mer ; mais, sans lui, nous ne pourrions pas arriver au port.

C'est le pilote !

. Un très brave homme, le pilote, mais il ne savait pas ce que c'était que le Canada français ; un excellent homme que ce pilote, mais il nous ignorait, nous, les vrais Canadiens ; un excellent homme, le pilote, mais, pour lui, la France n'existait guère ; un brave homme, tout de même que ce pilote, car il aimait tout autant la mer que nos bons marins de Gaspé et nos amis des côtes de Bretagne ou de Normandie.

Mais il ne parlait pas français, le pilote.

Ce n'était plus comme dans le golfe Saint-Laurent ou dans la Manche, où les pilotes parlent la même belle langue d'oïl !

. A 3 heures et vingt minutes nous entrons dans le port de Saint-Jean, l'un des plus curieux du monde, par sa forme presque exactement circulaire et son entrée si étroite que deux navires peuvent difficilement passer de front.

A peine étions nous arrivés depuis un quart d'heure qu'un autre navire, l'*Eslavona*, venait prendre place près de nous.

Tout paraissait étrange à bord de ce navire, avec son pavillon en berne et son allure singulière.

Renseignements pris, nous apprîmes que l'*Eslavona* parti de la Nouvelle-Orléans pour Brême (en Allemagne), était en feu depuis dix jours, par suite de combustion spontanée dans sa cargaison de coton, et que son capitaine avait été enlevé par une lame, pendant une nuit de tempête.

Des filets de fumée sortaient des hublots et tout l'équipage semblait consterné.

On éteignit le feu, comme on put, et après avoir fait du charbon comme nous, l'*Eslavona* continua sa route vers l'Europe.

Comme je m'intéressais à ce navire, j'ai consulté depuis mon retour les rapports maritimes, et j'ai vu l'autre jour qu'il était enfin arrivé à destination le 23 décembre, et que sa cargaison, qui ne valait plus grand chose, avait été vendue aux enchères publiques.

Ce sont les hasards de la mer !

. Saint-Jean de Terre-Neuve, n'est pas une

jolie ville; toute en bois, ou à peu près, sans monuments remarquables, des rues très ordinaires, des magasins fort peu élégants, c'est bien la capitale que mérite cette île brumeuse et stérile.

Le lendemain matin, M. l'abbé Van de Moortel me demanda si je voulais l'accompagner jusqu'à l'évêché afin de rendre visite à l'archevêque, Mgr Powell.

J'acceptai la proposition.

Très curieuse, la cathédrale, avec ses deux belles tours, très bien située dans la haute ville d'où l'on domine tout le port. C'est même le seul édifice sérieux de la capitale.

Remarqué en passant : un très beau chemin de croix, des tableaux ayant une grande valeur artistique, et surtout un christ superbe, de l'école espagnole, genre Ribeira; les confessionnaux sont placés dans les couloirs parallèles au transept.

L'église est grande, très éclairée—un peu trop peut-être, à mon goût, car j'aime un peu de pénombre dans les maisons de Dieu—très sonore et située à proximité de l'évêché, du couvent, des écoles, etc., etc.

Le palais de l'évêque est vaste et bien bâti.

Cette cathédrale a coûté 80,000 livres sterling, et toute la pierre est venue d'Irlande, quoique ce ne soient pas les cailloux qui manquent dans l'île.

La population catholique de Saint-Jean s'élève à 20,000 âmes environ, et 3,000 enfants suivent les cours des écoles.

Nous sommes reçus par M. l'abbé Scott qui, sachant que nous étions presque des naufragés du *Château-Léoville*, nous fait entrer aussitôt dans le grand salon en attendant l'archevêque.

Mgr Powell est un bel homme de soixante-cinq ans, à peu près, droit, portant haut la tête couronnée de cheveux blancs comme la neige. Tous ses prédécesseurs étaient franciscains, et il est arrivé à Saint-Jean en 1871.

Nous sommes admirablement reçus, monseigneur semble heureux de voir deux bons Canadiens, dont l'un est Belge et l'autre Français, et nous causons en amis près du feu, enfouis dans des fauteuils si doux, que nous oublions un instant les lits du *Château-Léoville* bourrés de noyaux de pêche.

Le bon évêque veut nous faire visiter le couvent, il nous accompagne partout et dans chaque classe les grandes filles et les fillettes chantent en chœur en notre..... en mon honneur, car monseigneur vient de dire :

—Le curé de Gaspé, qui a habité longtemps les Etats-Unis, connaît toutes ces chansons irlandaises, mais vous, c'est différent, et c'est pour vous que je les fais chanter.

—Que d'honneur, monseigneur !

Et voilà comment trois cents jeunes filles ont chanté pour l'humble chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ !

—Monseigneur que d'honneur !

. Elles sont charmantes, ces petites irlandaises, et d'aucunes même sont fort jolies, oh ! mais tout à fait jolies.

On a beau avoir la tête grise, un gentil minois est toujours agréable à voir.

Nous visitons, nous voyons tout, nous repasons dans l'église et monseigneur nous fait monter dans la chaire en nous précédant.

Me voyez-vous, debout, dans la chaire de vérité d'une grande cathédrale, entre un évêque et un curé et dominant le peuple agenouillé à mes pieds ! quel tableau, mes amis ! jamais je ne m'étais vu ainsi et je me demande encore maintenant si je me suis vraiment montré à la hauteur de ma position.

Le curé de Gaspé m'a dit plus tard que je n'avais pas l'air à mon aise. Dame ! le manque d'habitude.....

. En rentrant au salon, je suis tout étonné de me trouver en présence d'une compatriote, que je reconnais pour être une de ces jolies blondes, beautés légèrement capiteuses, qui se donnent toutes entières pour peu qu'on les décoiffe.

C'est monseigneur qui se charge de ce soin.

Je la vois mieux maintenant, et je constate que je ne me suis pas trompé, elle est très blonde.

Un frisson l'agite ; quels transports et quelle joie !

Son non ? Champagne !

. Tout en sirotant ce vin délicieux nous causons encore, et j'apprends que l'on parle beaucoup d'annexer, c'est-à-dire de faire entrer l'île de Terre-Neuve dans la Confédération.

Je demande des renseignements sur les fameux chiens dont on parle dans le monde entier.

Encore une désillusion ! il n'y a plus de terre-neuves à Terre-Neuve, mais on me dit que, seuls, les Français de Saint-Pierre ont gardé cette race pure.

L'évêque de Saint-Jean fait bon ménage avec tout le monde. Tous les ans, monseigneur donne un grand dîner auquel il invite l'évêque protestant, et ses manières sympathiques lui ont attiré le respect de tous les citoyens, à quelque religion qu'ils appartiennent.

Nous causons encore un peu et nous quittons ce bon évêque pour retourner à bord.

J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais l'imprimeur m'avertit qu'il est temps de donner ma dernière copie et... j'obéis.

Leon Lédieu



A L'ALBANI

Fleur éclosée aux baisers du soleil boréal,
De quel nom t'appeler !—Rossignol ou fauvette ?
Es-tu l'écho du ciel, l'amour ou l'idéal ?
Du chœur des séraphins la sublime interprète ?

Va ! tu règnes sur l'art du haut d'un piédestal
Qu'Athènes envierait et que Paris regrette.
De ton gosier d'oiseau les trilles de cristal
Roulent comme un flot d'or qu'un vent du soir émiette.

Chante, fille d'Enterpe, émule de Patti !
C'est sol d'où ton génie éclatant est sorti
Est fier de ta couronne aux palmes immortelles.

Car s'il n'a pu t'offrir aux jours de ton début,
La coupe de la gloire où tes lèvres ont bu
Il t'a donné, du moins, pour t'envoler, tes ailes.

GONZALVE DESAULNIERS.

Janvier 1889.

NOS GRAVURES

LA LEÇON

Les peintres de genre vont souvent chercher bien loin—sans les trouver toujours—des sujets originaux et intéressants.

La jolie composition de M. Toulmouche, que nous publions à notre première page, nous prouve combien le cœur est supérieur parfois en ces sortes de recherches, à l'imagination. Car c'est avec son cœur surtout que le peintre de tant de jolis sujets a vu cette scène si simple et si douce d'une jeune mère écoutant, les mains croisées sur ses genoux, son enfant lire, épeler encore peut-être, dans un livre à images.

Il faut voir la physionomie attentive et souriante de la mère, et l'attitude un peu inquiète de la petite fille qui, les doigts enfoncés dans les pages pour fermer le livre plus vite quand l'heure sonnera, songe, sans doute, qu'il fait bon dehors et que la leçon commence à devenir un peu bien longue.....

UN YACHT DE PRAIRIE

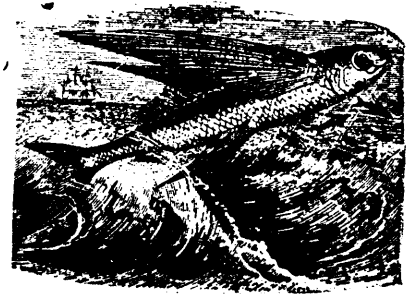
Nous donnons aujourd'hui une gravure représentant un yacht de prairie du Nord-Ouest.

Le coque de ce *vapeur* d'un nouveau genre repose sur des traînes sauvages.

Quand le vent s'engouffre dans les voiles, ont nous dit que la vitesse acquise est très grande.

ZOOLOGIE

LES POISSONS VOLANTS



L'exocet.

Les navigateurs qui, les premiers, aperçurent des poissons volants, prétendirent que ces animaux pouvaient fendre

l'air aussi facilement que les oiseaux, et que, suivant leur fantaisie, ils vivaient dans le ciel ou dans l'eau. Leurs descriptions paraissaient tenir de la fable, et l'on déclara que les poissons volants n'existaient que dans l'imagination des marins.

Certes, le poisson volant tel que l'ont décrit les premiers navigateurs qui l'ont aperçu n'existe pas, mais il est hors de doute que certains poissons jouissent de la propriété de se soutenir dans les airs et de parcourir ainsi une quarantaine de pieds. A ces poissons appartiennent l'exocet (*exocoetus volitans*) et le rouget volant. L'exocet est remarquable par le développement de ses nageoires pectorales ; ce sont elles qui lui servent d'ailes et le soutiennent au-dessus des eaux. Bien entendu, il vit presque toujours dans la mer ; mais il en sort pour fuir ses ennemis : la darde, le scombre ou les coryphènes. D'un vigoureux coup de queue, il s'élançait hors de l'eau, les nageoires pectorales ouvertes et se laisse porter par le vent. Il parcourt ainsi une quarantaine de pieds et retombe dans la mer. Ce n'est donc pas précisément un vol, c'est plutôt une espèce de saut.

Malheureusement pour l'exocet, il trouve hors de l'eau des ennemis aussi voraces et aussi impitoyables qu'à l'intérieur. Les frégates et les fous planent toujours au-dessus des endroits où se tient ce poisson, et à peine paraît-il au-dessus des eaux qu'ils fondent sur lui. Enfin, sa chair fine et délicate le fait rechercher des pêcheurs.

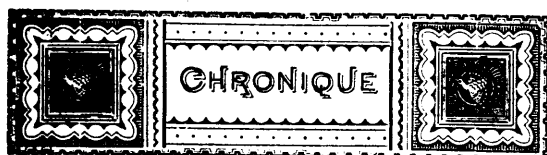
Le rouget volant est une variété du rouget ordinaire. Comme l'exocet, il ne s'élançait au-dessus des eaux que pour échapper à ses ennemis.

L. BEAUVAL.

AU PAYS DES DIAMANTS.—Un missionnaire de l'Afrique australe parcourt en ce moment l'Europe et donne des conférences sur "les mines de diamants de Kimberley," trésor que ni les vers ni la rouille ne peuvent altérer, mais qui tentent néanmoins les voleurs, puisqu'on évalue que les pierres précieuses qui disparaissent sont une valeur de 250 millions de francs. Il y a vingt ans, Kimberley n'était qu'une misérable bourgade ; aujourd'hui c'est une ville magnifique, construite et aménagée avec tout le confort et la richesse modernes. Comme San Francisco a dû sa prospérité au voisinage des placers, Kimberley doit la sienne aux mines d'où on extrait ces petites pierres brillantes que les hommes payent si cher. Il n'existe pas moins de vingt compagnies pour l'extraction des brillants. Une seule de ces sociétés a vendu pour 600 millions de francs de diamants ; ses dépenses ont été de 400 millions : bénéfice 200 millions. Le poids de ces pierres était de 17½ millions de carats, soit 72 quintaux ; mais pour atteindre ce résultat, il a fallu déplacer, enlever ou faire sauter 400 millions de quintaux de rochers. Où vont ces masses de pierres précieuses ? Personne ne pourrait le dire. Depuis quelques années, les ouvriers noirs qu'on emploie dans les mines sont logés dans de vastes casernes, où ils peuvent être mieux surveillés. Comme ils sont fort mal payés, le vol est pratiqué en grand, malgré toutes les précautions prises et la plus active surveillance.



BEAUX-ARTS. — PREMIER ARRIVÉ, PREMIER SERVI. — TABLEAU DE M. J. O. D. L. MAN



Sur tous les points de l'Europe et même du monde entier, on s'occupe depuis longtemps d'une réforme qui apporterait au calendrier de la fixité, de la méthode et de la régularité.

Un Français, M. Gaston Armelin, a présenté à ce sujet un projet qui a été couronné par la Société Astronomique de Paris, que M. le Président de l'Académie des Sciences a qualifié de très simple et de très ingénieux, et que la Société de Géographie vient de recommander dans une de ses dernières séances.

Puisque c'est un Français qui a trouvé ce

système pratique, facile à appliquer, il serait désirable que l'honneur lui revint de faire adopter cette utile réforme, et que la France fit encore une fois accepter un progrès.

* * *

Voyons d'abord quels sont les justes reproches adressés au calendrier grégorien dont nous souffrons.

Ses divisions ne sont pas exactes, les trimestres et les mois sont inégaux, comme on sait, et le court février a parfois 28 et parfois 29 jours.

L'année commence au hasard, par des jours sans cesse différents; et, lorsqu'arrive décembre, si l'on a quelque projet d'affaire ou de plaisir pour l'an suivant, on ne peut exactement choisir une date si l'on n'a, sous les yeux, le calendrier futur.

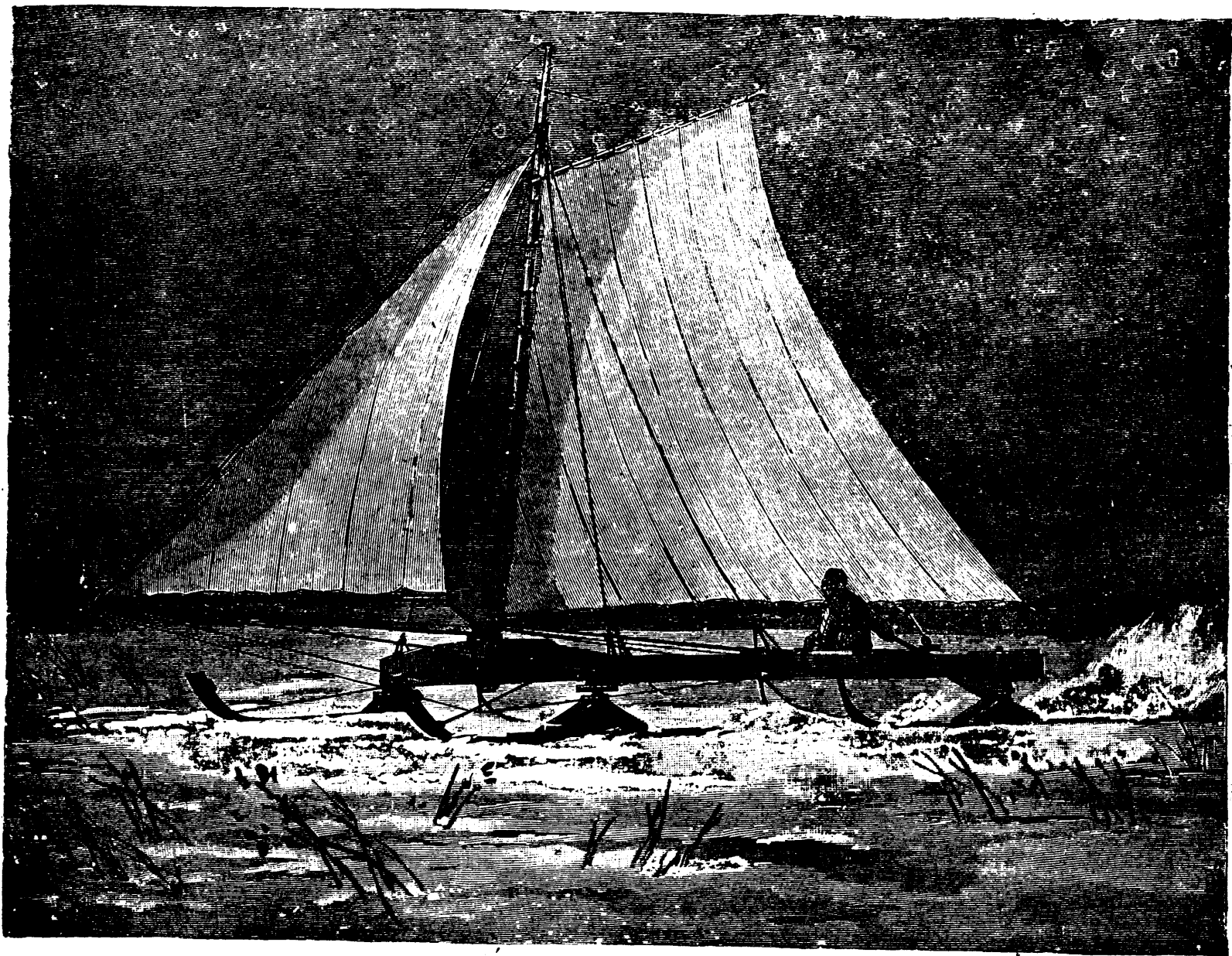
Les mois commencent et finissent également d'une façon incohérente, si bien que, si vous supposez un rendez-vous pour le 5, dans deux mois,

voyez à quels calculs il faut vous livrer pour savoir exactement quel jour tombera le 5.

Autre inconvénient beaucoup plus grave. Les 1^{er} et les 15 de chaque mois tombent assez souvent un dimanche. Or, dans le commerce, on a généralement coutume de fixer les traites, les billets à ordre à ces échéances du 1^{er} et du 15; et, quand ces dates tombent un dimanche, les maisons de banque ont pour habitude de présenter les traites la veille; si le débiteur, qui a signé trois ou six mois à l'avance, n'a pas pris garde à cette coïncidence, il ne s'occupe que d'une chose: avoir à sa disposition, pour le jour exact fixé, la somme nécessaire; si on lui présente un effet la veille du jour indiqué, il peut arriver qu'il ne soit pas en mesure de payer, et cela l'oblige à des démarches coûteuses, parfois même à des frais d'huissier.

* * *

On pourrait signaler beaucoup d'autres incon-



UN YACHT DE PRAIRIE DANS LES PLAINES DU NORD-OUEST

véniants; contentons-nous de ceux-ci et voyons quel remède y apportera la réforme du calendrier.

La semaine de sept jours est maintenue à cause de la nécessité du repos et de l'observation des fêtes religieuses.

Donc, l'auteur du projet prend une année de 365 jours et la divise exactement en quatre trimestres de 91 jours, qui font un total de 364 jours et comprennent chacun 13 semaines exactement.

Il suit de là que si on commence un premier trimestre par un lundi, comme ce premier trimestre aura un nombre entier de semaines, le second, le troisième et le quatrième commenceront également par un lundi.

Conséquemment, ce trimestre-là sera divisé en trois mois disposés dans un ordre régulier, ce qui n'existe pas dans le calendrier grégorien. Par exemple on mettrait le premier mois du tri-

mestre de 31 jours et les deux suivants de 30 jours, de sorte que le premier mois commençant par un lundi et ayant 31 jours, le second mois commencerait par un jeudi et le troisième par un samedi. Si bien que, par suite de l'égalité des trimestres, le quatrième mois commencerait à son tour par un lundi; de même que le premier, il aura 31 jours; le cinquième mois (2^{me} du second trimestre), commencerait par un jeudi, et ainsi de suite pendant toute l'année, et non seulement pendant tous les siècles.

Si ce projet était adopté définitivement, ce serait la reproduction des mêmes trimestres se reproduisant indéfiniment.

* * *

Que si nos lecteurs veulent établir eux-mêmes

le tableau, ils verront quelle est la clarté, l'ordre régulier de la disposition des jours.

Une seule objection se présente. Ces quatre trimestres parfaitement semblables, se composent de 91 jours chacun et ne donnent, par conséquent que 364 jours, et l'année en a 365.

Eh bien! il suffit, pour maintenir la régularité perpétuelle, de faire de ce 365^e jour, un jour complémentaire, un jour férié.

Il y a précisément dans l'année un jour qui a un caractère particulier et où tout travail est suspendu, le jour de l'an.

En le plaçant entre l'année qui finit et celle qui commence, comme un jour complémentaire, de même que, dans un mètre, il y a le zéro avant le chiffre 1, on en fait un jour spécial qui précède le 1^{er} janvier sans dénomination de chiffre. Ce jour de l'an est nécessairement en dehors de la semaine et du mois, afin de ne pas rompre la par-

faite harmonie des autres mois, des trimestres et des années.

Pour les années bissextiles on ajoute un 2^e jour complémentaire tous les quatre ans, à la veille du jour de l'an. Il y aura donc deux jours fériés qui se suivront, et, comme avant ces deux-là, le dernier jour de décembre sera toujours un dimanche, cela fera, comme on l'a dit, l'année des trois dimanches..., en attendant la semaine des quatre jeudis.

Avec ce système absolument parfait et auquel on ne peut faire aucune objection, le 1^{er} et le 15 de chaque mois, époque de chaque mois, ne tomberont jamais un dimanche, et, comme conséquence (avis aux esprits superstitieux), le vendredi ne tombera jamais un 13.

La réforme proposée par M. Gaston Armelin est, nous le répétons, aussi commode et simple que pratique; gageons que c'est une raison pour que nous nous en tenions à la routine!

ALFRED BARBOU.

LA SAINTE-AGNÈS

PRÈS mon si long article de la semaine dernière, mes lecteurs seront justement étonnés de me voir revenir si tôt à la charge. Mais vite, je m'excuserai en avouant que c'est sur instances que je m'adresse, à date si rapprochée, à leur indulgence habituelle.

On m'a demandé un mot sur la fête de Sainte-Agnès (21 janvier) qui, dans la paroisse Saint-Jacques, chez les Enfants de Marie, a revêtu un caractère imposant et grandiose. Ma plume est peu faite pour un pareil sujet et le nombreux auditoire, témoin de la démonstration, me pardonnera de rester bien au-dessous de ma tâche.

.

La Société des Enfants de Marie a eu à cœur de célébrer la fête de sa seconde patronne avec une pompe inusitée et un retentissement sans égal. Certes ! solennité ne pouvait être plus belle.

Dès le matin, la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, lieu ordinaire des réunions, ouvrait ses portes pour toutes ces jeunes personnes qui y reurent la sainte communion, des mains même de l'administrateur du diocèse, M. le grand-vicaire Maréchal. Par cet honneur, M. l'administrateur a témoigné vivement aux Enfants de Marie la haute estime qu'il porte à leur congrégation.

Le soir, à sept heures, dans l'église paroissiale, une foule immense s'est pressée pour assister à la plus éclatante des cérémonies religieuses.

Le Rév. Père Plessis, de l'ordre des Dominicains, que les privilégiés seuls ont eu le bonheur d'entendre jusqu'aujourd'hui, avait bien voulu prendre sur ses occupations multipliées pour répondre à l'invitation du directeur des Enfants de Marie, M. l'abbé Bédard, et donner le sermon de circonstance.

Il ne m'appartient pas de renchérir sur les éloges soulevés déjà par des plumes mieux exercées que la mienne à l'adresse de cet éloquent prédicateur, qui a pris pour texte ces paroles : *De la bouche des enfants, vous avez tiré la louange parfaite.*

Avec ce talent sublime qu'on lui connaît, le Rév. Père nous a parlé de la jeunesse vertueuse, nous rappelant les jeunes martyres des premiers temps du christianisme : Prisca, Eulalie, l'Espagnole, Emérencienne, cœur de sainte Agnès, et sainte Agnès, dont saint Jérôme en deux mots touchants a résumé la vie : *Elle a vaincu son âme, elle a vaincu les tyrans.*

Par un développement admirable du sujet, nous avons vu à quels dangers est exposée la femme, la jeune fille du monde, quelles tentations peuvent assaillir son cœur si elle n'est forte de cet esprit de modestie et de pudeur qui a fait les saintes : sainte Agnès, par son court passage sur cette terre, nous en fournissant la plus parfaite personnification. Pratiques, sentiments, vertus, qui lui ont fait préférer la mort plutôt que d'offenser son Dieu; pratiques, sentiments, vertus, qui lui ont fait mépriser et dédaigner les caresses d'un luxe brillant, les promesses d'une fortune

immense, toutes les ambitions qu'on peut désirer ici-bas, pour la possession de trésors, d'honneurs, de beautés qui ne passent pas, qui demeurent.

Sous cette voix pleine d'ampleur du prédicateur éminent, sous ces accents majestueux et frappants, ont passé sous nos yeux, tour-à-tour, et les ambitions de l'orgueil qui tuent, et les tristesses, les égarements de l'excessive sensibilité, et la vile dégradation des sens, enlevant à l'âme son parfum, sa candeur, la traînant dans la fange et dans la boue,—tous ces périls, tous ces écueils se précipitant au devant de sainte Agnès et, qu'à peine âgée de treize ans, elle eût le courage de repousser et l'héroïsme de vaincre, ou par des paroles inspirées du ciel même, ou par des actions éclatantes de foi vive et d'espérance d'un séjour meilleur.

Après ce bijou d'éloquence dont le cœur garde comme un ré-cou de souvenirs heureux et d'impressions émues, suivit l'illumination de l'autel paré avec goût, et de la statue de sainte Agnès, cette gracieuse petite reine du jour qui, du piédestal sur lequel on l'avait placée, semblait vraiment sourire à ce déploiement ravissant d'exaltations, de prières. Vinrent ensuite une réception de nouvelles congréganistes, officée par M. l'abbé Schickling, S.S., l'acte de consécration à la Mère de tous, et le salut solennel du Très-Saint-Sacrement.

Ici encore on a su bien faire, et à l'orgue on s'est su passé : musique et chant ont été magnifiques. Mlle Marie-Louise Labelle, qu'on entend en de trop rares occasions, a rendu un *Ave verum* avec une justesse et une exécution très précises. C'est un timbre riche, puissant, sympathique et d'une grande douceur.

Somme toute : beau discours, belle musique, beaux décors, assistance distinguée, fête splendide.

Mais il ne m'est guère possible de terminer sans ajouter qu'aux Enfants de Marie de la paroisse Saint-Jacques nous sommes redevables de cette véritable fête de l'âme. Qu'elles daignent accepter l'expression de notre vive reconnaissance et nos sincères sympathies pour les fatigues nouvelles qu'elles se sont imposées, et pour glorifier une de leurs patronnes et pour raviver dans les cœurs des résolutions que les bruits mondains, venant de tous côtés, peuvent faire souvent trembloter. Souvenons-nous aussi que par le directeur zélé, M. l'abbé Bédard, a été accompli la tâche la plus rude, et offrons-lui humblement l'assurance de notre gratitude profonde.

Si son dévouement à cette société pouvait être quelque peu compensé, ce serait certainement par l'encouragement et l'empressement qu'apporte chaque membre à suivre ses vœux, à seconder ses efforts. Et ce n'est pas à tort, je vous l'ai dit déjà en un précédent article : Cette congrégation est choisie, prospère, nombreuse; mais elle a place encore pour toutes celles qui restent en dehors de ses rangs et que des préjugés erronés, mal fondés, font peut-être hésiter. Enfilez-vous sous la bannière de Marie.....

"Si Marie vous garde, Jésus-Christ vous garde!"
HERMANCÉ.

CAUSERIE DU DOCTEUR

LE RÉGIME DU VIEILLARD

DE tous temps, le plus cher des rêves de l'homme a été l'élixir de longue vie et la Fontaine de Jouvence. et pour réaliser ce rêve, mille autres rêves ont été et sont encore de nos jours imaginés. Mais "peu de gens savent être vieux" a dit Rochefoucauld.

C'est surtout dans la mauvaise direction donnée au régime alimentaire qu'on peut vérifier la vérité de cette assertion. La plupart des maladies qui assigent le vieillard sont dues au mode d'alimentation. Tous les médecins vous diront quels combats ils ont à livrer chaque jour contre l'intempérance des vieillards, avec quel art merveilleux ils savent se tromper eux-mêmes et comme ils déjouent toutes les recommandations et toutes les prescriptions. On ne vieillit jamais à table, a dit un célèbre gourmand, sans doute, mais on vieillit rapidement des suites de la table.

Il est bien rare que l'on arrive à la vieillesse

dans certaines conditions de la vie, sans que l'art par ses douceurs et ingénieuses amorces, par des assaisonnements variés, par d'habiles combinaisons culinaires ait introduit des changements dans le régime au préjudice de la simplicité des goûts et des besoins primitifs; mais il convient, au déclin de la vie, de mettre beaucoup de prudence et de modération.

D'un autre côté, et il y a longtemps que Paracelse l'a dit, la vieillesse ressemble à l'arbre qui, à l'approche de l'hiver, perd ses feuilles les unes après les autres et toute sa parure, et a d'autant plus besoin d'aliments que l'automne est plus proche. Il peut s'en passer mieux alors qu'il approche de l'été, au temps de sa jeunesse.

Dans la jeunesse et même dans la première époque de l'âge mûr, a-t-on dit encore, il n'y a qu'à réparer, mais il faut un excédent de sucs nourriciers pour l'accroissement. Dans la vieillesse, rien de pareil n'a lieu. Il n'y a qu'à soutenir fort peu. On ne perd à cet âge, ni par l'exercice, ni par la transpiration; l'équilibre des forces doit nécessairement se rompre...

A notre avis, cela est contestable, et il est souvent nécessaire chez les personnes âgées de tonifier le système général et de réveiller la sensibilité engourdie de l'estomac par des stimulants. On comprendra les inconvénients d'un régime doux, de viandes blanches, de farineux, et l'utilité au contraire d'une nourriture aromatique et substantielle, de boissons un peu stimulantes et de vin vieux.

"Vivre médicalement, c'est vivre piétamment". On entend par là qu'il faut, dans le plus grand nombre des cas, savoir composer avec ses infirmités, avec ses maladies. On sait d'ailleurs qu'il y a certaines maladies qu'il est dangereux de guérir. S'il est vrai que toute maladie en soi est un mal, il ne faut pas oublier qu'il en est qu'il faut considérer comme un bien relatif. De ce nombre sont les jetées humorales qui sont devenues une fonction nouvelle au sein de l'économie. Ce sont comme des paratonnerres, a dit Devay, qui tiennent une explosion redoutable en échec.

L'abus de la médecine et des médicaments est une des plaies de notre époque, comme de toutes les époques d'affaissement moral et de décadence physique, et le nombre aujourd'hui est immense de gens, dans les villes surtout, qui passent leur vie à se médicamenter, et dont l'unique préoccupation est de rechercher le médecin à la mode, le guérisseur en renom, et d'avaler toutes les drogues nouvelles. Un grand nombre de gens meurent aujourd'hui bien certainement du médecin et de l'apothicaire.

Parlerons nous enfin comme dernière condition essentielle de la longévité, du calme de l'esprit, du contentement du cœur? Hufeland a dit : "Une bonne disposition morale, des passions calmes, des idées élevées, jouissances qui appartiennent exclusivement à l'homme, sont aussi des moyens de prolonger la vie, mais cela se rencontre rarement."

Un poète de l'antiquité et l'un des plus charmants, a tracé un aimable tableau de la vie heureuse qui résumera ce que je viens de dire sur les conditions de la longévité et l'hygiène de la vieillesse. La plume me démange de vous le donner dans le joli latin de Martial, tout plein d'élégance et de grâce. Je me contenterai de vous le traduire en vile prose et le moins mal possible :

"Je rassemble ici tout ce qui peut rendre la vie heureuse : une terre d'un bon rapport, un foyer bien entretenu, jamais de procès, peu d'emplois, l'esprit tranquille, un bon tempérament, le corps sain, une bonhomie prudente, des égaux pour amis, des convives d'un commerce aimable, une table sans art, des nuits qui ne soient troublées ni par le vin ni par les inquiétudes, une épouse enjouée, mais décente, un sommeil qui fasse trouver les nuits courtes, être ce qu'on veut paraître, ne s'attacher à rien de préférence, attendre enfin sa dernière heure sans la désirer ni la craindre."

C'est ce que je vous souhaite, mon cher lecteur, avec cela vous pouvez espérer une vieillesse heureuse et cette mort des braves gens que le poète appelle : Le soir d'un beau jour.

DR E. DECAISNE.



INCITATION

A MON AMI, RODOLPHE C...

Hé bien ! où sont, ami, tes cantiques d'ivresse ;
Et d'où vient que le luth est muet dans ta main ?
Rien... ; tu ne chantes plus... ; le feu sacré te laisse ?...
Mais ! le doute jamais, entrera-t-il en ton sein ?...

As-tu vu s'effacer l'étoile qui t'inspire ?...
Naguère encore, ô barde, on chérissait ta voix !
Cesse de nous priver des accents de ta lyre
Entonne un doux refrain ! chante ! ami ! espère et crois !

FRID-OLIN.

Janvier, 1889.

LA VEUVE HINDOUE

Un journaliste indien communique au *Nineteenth Century* d'intéressants détails sur la cruelle situation que la coutume fait à la veuve hindoue. On comprend assurément, après les avoir lus, pourquoi la malheureuse préférerait souvent la mort à sa misérable existence et s'immolait volontairement sur le bûcher de son mari, à l'époque où le gouvernement britannique ne lui avait pas encore fermé ce port de refuge.

L'usage reçu dans l'Inde de se marier de très bonne heure n'a fait qu'exagérer encore les maux du veuvage. Les garçons, en effet, n'attendent guère pour se marier, à vingt ans révolus, avec des filles de douze à treize ans. Il arrive souvent que le mari meurt peu de temps après ce mariage, et dans ce cas sa pauvre femme se trouve initiée aux horreurs du veuvage avant même d'avoir cessé d'être une enfant. Des fiançailles positives suffisent en beaucoup de cas à imprimer à la jeune fille ce terrible caractère de veuve et la condamnent à le porter toute sa vie. Or, on peut dire sans exagération que le bonheur terrestre d'une femme hindoue, quels que soient son rang et sa fortune, finit aussitôt qu'elle devient veuve. Quand un jeune homme meurt, ses parents et ses amis le pleurent, tout naturellement, et font éclater la plus vive douleur ; mais peu de gens peuvent mesurer l'abîme de misère où roule d'emblée sa jeune femme, parfois trop enfant et trop inexpérimentée, pour affronter les soucis ordinaires de la vie.

A peine le mari a-t-il exhalé son dernier souffle, qu'on arrache à la malheureuse tous les insignes de la dignité conjugale et les ornements dont elle aimait à se parer : le bracelet de fer, la poudre rouge dont elle saupoudre la raie qui sépare ses cheveux, les pierreries, les étoffes brillantes et soyeuses, tout cela disparaît sans retour. Il lui faudra désormais porter le plus simple et le plus disgracieux des *sari* blancs. Les jeûnes et les macérations qu'elle s'impose ont bientôt fait de chasser de ses joues l'éclat de la jeunesse. Si atroces que soient les pratiques imposées par la coutume, elle doit s'y plier, ou perdre sa *caste*, chose pire que la mort aux yeux d'un Hindoue. La première période de son deuil dure un mois chez les *Kayasths* du Bengale, la classe la plus nombreuse et la plus influente, et dix jours chez les brahmanes.

Pendant cette période, il faut qu'elle prépare elle-même son repas, ou plutôt son unique repas quotidien, composé de riz à l'eau, de quelques légumes et de lait ; sous aucun prétexte, elle ne doit toucher ni viande, ni poisson, ni œufs, ni friandise quelconque. Il lui est également interdit de peigner sa chevelure ou d'employer aucun parfum pour sa toilette. Elle doit porter nuit et jour le même *sari*, se refuser la douceur du lit, et dormir sur la terre nue. Elle n'a même pas le droit de sécher au soleil sa chevelure, après l'ablution matinale qu'elle doit faire avant de prendre le moindre aliment. Il paraît que l'âme de son mari ira d'autant plus vite au ciel que la pauvre veuve s'infligera plus de privations et de tortures physiques pendant son premier mois de deuil. Mais

sa véritable misère ne commence qu'après le premier mois. Ce n'est pas assez de la douleur sincère que peut lui causer la mort de son mari et des rigoureuses abstinences que cette mort entraîne pour elle, il faut désormais qu'elle se soumette à toutes les mortifications, à toutes les indignités. Elle ne prend plus aucune part aux rites sociaux ou religieux. Y a-t-il un mariage dans la maison, elle doit s'abstenir avec soin de toucher aucun des accessoires employés pour la cérémonie : elle est considérée comme pestiférée, ou plutôt comme un être qui "porte malheur". Spécialement, si elle n'a pas d'enfants et si elle est condamnée à passer tout le reste de sa vie dans la famille du défunt, comme il arrive souvent, son existence n'est plus qu'un long supplice, une constante humiliation. Les autres membres de la famille pourront se réjouir, donner des fêtes ou se rendre à celles que donnent leurs amis : elle devra rester à l'écart, ruminant dans la solitude les amertumes de sa triste condition. Deux fois par mois elle se soumettra au jeûne le plus rigoureux.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Tire écossaise.—Trois cuillerées de molasse, deux cuillerées de sucre, deux cuillerées d'eau, une cuillerée de beurre, et ajoutez un peu de soda avant de retirer du poêle.

Potage maigre sans beurre.—Coupez des tranches de pain très minces. Placez-les dans la soupière. Étendez dessus une couche épaisse de corfeuil haché menu, du sel et six fortes cuillerées de crème chauffée. Versez sur le tout de l'eau bouillante.

Poulet à la bourgeoise.—Mettez à fondre un bon morceau de beurre, mélangé de sel. Découpez un poulet. Faites-le prendre (dix minutes), faites bien rissoler les morceaux. Ajoutez une douzaine d'échalottes hachées menu, poivre, bouquet. Mouillez avec une tasse de bouillon ; faites cuire environ vingt minutes, en tout une demi-heure.

Oranges en puits.—Pour le dessert, préparer d'avance des oranges coupées en deux par le travers ; enlever soigneusement les pépins au moyen de la pointe d'un couteau ; versez quelques gouttes de marasquin, champagne, cognac, rhum, au choix, dans les vides ; couvrir d'une couche de sucre en poudre. On ne consume que le jus du fruit, puisé avec une cuillère à café. Si l'on préfère la *salade* on aura la précaution d'éplucher ses oranges avant de les couper en rondelles, de bien enlever les pépins et d'assaisonner au sucre et à la liqueur quelques heures avant de servir.

CHOSSES ET AUTRES

—Le pape a fait distribuer 12,000 francs aux pauvres de Rome à l'occasion des fêtes de Noël, et 3,000 aux prêtres pauvres.

—Une bonne femme, un bon livre, une bonne cheminée, voilà de quoi faire le bonheur d'un homme ; mais celui-ci a le livre, celui-là la cheminée, un troisième la femme, et c'est ce qui fait qu'il y a si peu de gens heureux ici-bas.

—Les chiffres suivants montrent l'effectif des armées de l'Europe : Russie 4,000,000 ; Allemagne, 2,500,000 ; France, 2,430,000, et peut être 3,000,000 si c'est nécessaire ; Autriche, 1,077,000 ; Italie, 1,400,000 ; Turquie, 800,000.

—La reine de Portugal est très fière de posséder sur la lèvre supérieure une moustache très visible, et l'on s'attend à ce que les moustaches deviendront prochainement à la mode chez les femmes. La grande question sera de trouver le secret de les faire pousser.

—On a une méthode améliorée de mettre les souliers sur la forme, dans quelques-unes des manufactures de chaussures du Maine, en se servant de ciment au lieu de chevilles. L'invention, qui est patente, coûte vingt pour cent de moins que tous les autres articles à cette fin, et l'ouvrage se fait trois fois plus vite.

—Lady Florence Dixie, bien connue à Londres par son originalité, a ajouté l'avis suivant aux invitations qu'elle vient de lancer pour un grand bal : "Contrairement à l'usage ridicule suivi jusqu'à présent, les dames et les jeunes filles n'auront pas besoin d'attendre que les messieurs viennent les inviter à danser : les dames auront le droit d'aller chercher le danseur qui leur plaira. Chez moi, les femmes ont droit de vote."

—Le Dr X... a la prétention de traiter ses malades en huit jours. Un pharmacien lettré lui a dédié le morceau suivant :

Lundi, je verrai le malade,
J'irai le saigner mardi.
Je prescrirai la limonade,
On le purgera mercredi.
Jeudi, je ferai ma visite ;
Vendredi soir, il testera,
Samedi, nous irons plus vite...
Et dimanche, on l'entertera.

—L'Académie des sciences de Paris a décerné cette année le plus grand prix des sciences mathématiques à une femme, Mme Kowalewski, professeur de l'Université de Stockholm.

C'est un vrai triomphe pour le sexe faible qui passe en général, à tort ou à raison, pour être rebelle à l'étude de sciences abstraites. Il est de fait que l'on compte peu de femmes mathématiciennes, et en France notamment il n'y a guère que Sophie Germain qui se soit fait une réputation à l'aide des formules algébriques.

—M. John Fenton, de South Orange, N.J., a trouvé dans le bois au pied d'un hêtre, parmi des feuilles, une très curieuse couronne paraissant faite de cordons de différentes couleurs. Il pensa que c'était un produit naturel, de quelque sorte, l'emporta chez lui et la plaça en jouant au cou de sa fille, âgée de neuf ans, mais l'enfant n'aimant pas le toucher visqueux de cet objet, l'éta promptement. M. Fenton, après avoir examiné plus attentivement, fut saisi d'horreur de découvrir que c'était un serpent à deux têtes. Il y avait certainement deux têtes de serpent directement vis-à-vis l'une de l'autre dans le cordon circulaire, mais M. Fenton s'aperçut bientôt que chaque tête avait un corps séparé, et que deux serpents s'étaient entrelacés et étaient tombés dans un état torpide pour l'hiver. On ne voyait pas leurs queues parce que chaque serpent avait avalé les extrémités caudales autant qu'il avait été possible. M. Fenton pendit cette curieuse trouvaille à un clou, dans sa grange, et plusieurs personnes sont allées l'examiner. On est sous l'impression que les serpents sortiront de leur torpeur lorsque la température deviendra plus douce.

—Turlutaines :

"Quand le vin tourne il aigrit, quand l'homme est gris il tourne."

"Un muet n'est pas un homme de parole."

"Le tambour ! voilà la véritable caisse de retraite."

"Un voyage tout indiqué pour un gantier : Aller à Gand, de Pau."

"Les pantalons sont de riches vêtements tout de même, ils ont toujours des fonds."

"Un bonhomme qui voit votre avenir dans votre main, c'est ce qu'on appelle un marchand devin."

L'origine de la terre. — Les notions scientifiques réunies dans le dernier feuillet de M. Henri de Parville, du *Journal des Débats*, permettent de déterminer l'origine de la terre et la durée de son existence. Les calculs établis maintenant conduisent à ceci : La terre existe depuis au moins 25 millions d'années ; les premiers êtres organisés qui ont vécu à sa surface ont apparu il y a déjà 12 millions d'années, et, vraisemblablement, les êtres actuels cesseront d'exister dans 10 ou 12 millions d'années. La fin du monde organique n'est pas encore proche. Nous serions, d'après cela, à peu près parvenus à la moitié de la vie de la terre, 12 millions d'années pour le passé, 10 à 12 millions pour ce qui nous reste d'existence. Cela peut nous rassurer sur l'avenir de l'espèce humaine ; évidemment, elle est encore dans l'enfance. Nous n'avons donc pas, pour le moment, à nous préoccuper de la fin du monde.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 471.—ENIGME-SONNET

D'une tendre union, voyez ici l'image :
Séparés, bons à rien et nul complètement,
Notre père, pour cause et dès notre jeune âge,
Nous a, mon frère et moi, liés étroitement.

Tout à notre profit tournant, cet assemblage,
De nous fit un utile et coquet instrument
Que doigts roses, mignons sauront mettre en
[usage,
De l'un comme de l'autre aidant au mouve-
[ment.

On a recours à nous en mainte circonstance,
Puisque chez Figaro s'accroît notre importance,
Et, si j'en crois certain récit accrédité,

Une sombre Déesse au cœur impitoyable,
Sait rivas nuit et jour à sa main redoutable,
De nous tirer parti contre l'humanité.

No 472.—ENIGME HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

1. Le vainqueur étant dans une mer, je lui
ai opposé une mer de feu.
2. Le génie m'a ouvert, et à travers ce pas-
sage les deux mondes se donnent la main.

SOLUTIONS :

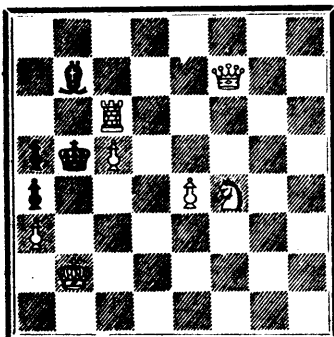
No 467.—Les mots sont : Fusée et Fumée.
No 468.—Le mot est : Cor-billard.
No 469.—Le mot est : Vin.
No 470.—Les mots sont : Brave et Rave.

ONT DEVINÉ :

Ph. Cloutier, Lévis; M^{me} C. Roy, Côte
des Neiges; L. A. Taillefer, Sainte-Scholastique.
Ed. Tardy, Hochelaga; M. O. T.,
St-Pierre les Becquets; M^{lle} Joséphine Sa-
vard, M^{lle} N. Lamontagne, F. X. Cloutier,
Quebec; Damasse Hupé, M^{lle} Eugénie Cinq-
Mars, René A. de Reillaoc, J. C. Lacombe,
Montréal.

LES ÉCHECS

Composé par M. le Dr S. GOLD
Noirs—4 pièces



Blancs.—7 pièces
Les Blancs font mat en 2 coups

Solution du problème qui a paru dans le No
247 du MONDE ILLUSTRÉ

Blancs.	Noirs
1 D 7e TR	1 P pr. P
2 C 8e D, échec	2 ♙
3 D fait échec et mat.	
	Si : 1 R joue
2 D 2e FD, échec	2 ♙
3 D fait échec et mat.	

Et autres variations.

Frank Leslie's Illustrated, le plus
des journaux illustrés anglais, publié aux
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser au Nos 53
et 55, Park Place, New York (E.-U.).

ARMSTRONG & CO.
PHOTO. GRAVEURS
GRAVURES
SUR
SING
COIN — RUES NOTRE-DAME — ST-MARTIN.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

1970

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

Le Johnston's Fluid Beef

S'adapte à toutes les circonstances pour la fa-
tigue et l'épuisement. C'est le grand forti-
fiant pour la force et c'est l'aliment le plus
parfait.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fautouils, Divans, Sofas et autres
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

W.M. KING & CIE.,
652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

A.L.F. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent,

VICTOR ROY,
ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal



Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc, etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. In-
faillible dans tous les cas. Demandez-le à votre
pharmacien. Expédiez aussi franco par la
malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue LaSalle, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

Aux Vieilles Personnes !

Chez les personnes âgées le système nerveux est
affaibli et il est absolument nécessaire de lui don-
ner la force requise. Un de nos écrivains de la pro-
fession médicale des plus en renommée, en parlant
de la domination des rhumatismes chez les vieil-
lards, dit: Les douleurs variées, rhumatismales
ou autres dont se plaignent souvent les vieillards
et qui matériellement troublent leur bien-être ne
sont que la conséquence du mauvais état des nerfs.
Cela parle de soi; le médicament qu'il faut aux
personnes âgées est un tonique puissant pour les
nerfs. Ces personnes souffrent de constipation, de
flatuosité, d'étourdissements, de diarrhée, d'indi-
gestion, de rhumatismes, de névralgie, etc., etc.



Le Céléri Composé de Paine, ce fameux tonique
pour les nerfs est presque un spécifique pour de
tels troubles de l'économie, et par son grand
pouvoir à réprimer les dérangements du foie, des
intestins et des reins, il chasse tous les maux
particuliers au vieil âge. Toutes les vieilles per-
sonnes trouvent que c'est un stimulant énergique
qui donne appétit et facilite la digestion.

En vente chez les pharmaciens. \$1.00 la bot-
teille, \$ pour \$5.00. Envoyez pour un journal de
8 pages où vous verrez plusieurs témoignages de la
part de personnes nerveuses, débiles et âgées qui
bénéficient du Céléri Composé de Paine.

WELLS, RICHARDSON & CIE.,
MONTREAL, P. Q.

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais
ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par
M^{lle} Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille
surtout pour notre mère, dont la vie était en
danger, affaiblie qu'elle était par la douleur
et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait lais-
sée; ma tante seule pouvait prendre soin
d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-
Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant
elle est très forte et se porte bien. Elle repose
bien toutes les nuits, bref, elle est complète-
ment changée et a retrouvé toute sa bonne
humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal
Téléphone 1432

SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and
mechanical paper published and has the largest
circulation of any paper of its class in the world.
Fully illustrated. Best class of Wood Engrav-
ings. Published weekly. Send for specimen
copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1.
MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored
lithographic plates of country and city residen-
ces or public buildings. Numerous engravings
and full plans and specifications for the use of
such as contemplate building. Price \$2.50 a year.
25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS may be secur-
ed by apply-
ing to MUNN
& Co., who
have had over
40 years' experience and have made over
100,000 applications for American and For-
eign patents. Send for Handbook. Corre-
pondence strictly confidential.

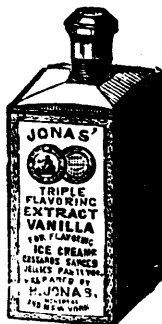
TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Pat-
ent Office, apply to MUNN & Co., and procure
immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps,
etc., quickly procured. Address

MUNN & CO., Patent Solicitors.
GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bot-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 4 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

BATISSERS DES SIROPS) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-
teur, propriétaire et manufacturier des cé-
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-
Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie
que pendant 6 mois j'ai été malade d'une dé-
mangeaison et d'arthres aux bras d'une souf-
rance terrible, j'ai été guéri par les remèdes
de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant
de remèdes sauvages, dans l'espace de trois se-
maines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'en-
seigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis

Vous trouverez les mêmes remèdes au No
25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue
Dupont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Howell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for in NEW YORK.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 2 février 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)

GORGES, aussi pâle certes que Claudine, la considérait avec des yeux que pas une larme ne mouillait, mais que la fièvre faisait briller. Il murmura, comme pour lui-même, et cependant Lucienne l'entendit : " Pourquoi l'a-t-on conduite ici ? Cela lui portera malheur. Notre maison est maudite, maudite notre maison." Puis, tout à coup, il vint s'agenouiller devant le lit où reposait la jeune fille, croisa les mains sur sa poitrine et e n fin plena. Il pleura le pauvre garçon. C'était, il l'avait dit, tout ce qu'il pouvait faire.

VI

Frantz Schuller mettait à jour son carnet : " Nous avons eu, tous ces temps-ci, ma bonne femme Catherine, beaucoup d'affaires autour de Paris. Je n'y ai pas été mêlé fort heureusement. Une balle est si vite arrivée ! Et malgré moi je pense à la prédiction de cette pauvre folle, la mère des deux jeunes gens fusillés, tu te rappelles, ma bonne femme ? J'espère que Paris va se rendre et alors j'aurai beaucoup de chances pour te revoir, ainsi que le gros Fritz et Wilhem et la petite Anna ? Doit-elle être grande la petite Anna ? Elle ne reconnaîtra pas son père. Est-ce que tu lui as parlé souvent de moi, ma bonne femme ? Ah ! ces maudits Parisiens qui prolongent leur résistance ! Je t'ai envoyé une carte de Paris et des environs, que j'ai trouvée auprès de Saint-Cloud, dans une maison abandonnée. Tu as dû la recevoir avec la pendule que je t'ai expédiée il y a plus d'un mois. Quant à la carte de Paris et des environs, tu peux t'en servir pour voir où je suis, et pour comprendre les batailles et le bombardement de leur Paris. Trace une ligne courbe (elle aurait huit kilomètres) partant du rempart d'Anteuil, à la hauteur de la Muette, coupant la Seine au pont de Grenelle, obliquant sur le Luxembourg et le Panthéon et venant rejoindre le rempart de Montrouge à la porte de la route d'Orléans. Tout cela est bombardé de ce côté-là. Cette ligne, c'est le major Von der Graubach qui me l'a expliqué. (tu sais, celui dont le soufflet m'a fait sonner dans l'oreille toutes les cloches de la cathédrale de Cologne), cette ligne se trouve, à tous les points, distance d'environ 7,000 mètres soit des batteries de Meudon, soit des batteries de Châtillon ; la surface de la ville ainsi bombardée représente à peu près trente fois la superficie de notre ferme, qui ne comprend que cinquante hectares.

Les renseignements que Frantz Schuller envoyait à sa bonne femme Cathorino étaient exacts et le major Von der Graubach ne s'était pas trompé, mais ce que le sergent prussien ne pouvait pas dire, c'est que les artilleurs allemands semblaient prendre plaisir à pointer leurs pièces sur les deux hôpitaux du Val-de-Grâce et de la Pitié, où des femmes et des enfants furent écrasés dans leur lit. Pendant cela, le roi Guillaume se faisait proclamer empereur à Versailles, et il occupait ses loisirs à annoter les lettres que lui envoyaient des Français exaspérés ou navrés, le suppliant ou le menaçant. Ces lettres sont authentiques. Elles ont été retrouvées dans un tiroir d'un meuble de la chambre que le roi Guillaume occupait dans le palais de la préfecture de Versailles. Elles sont précieusement conservées dans la bibliothèque de cette ville.

Ces annotations de Guillaume restent acquies à l'histoire de cette triste époque de colère, de désespoir et d'impuissance.

Un habitant de Strasbourg écrit au roi de

s'estimer. Tu as vu le ruisseau de sang, l'agonie des mourants et des blessés et toutes les horreurs de cette guerre. Vois les villes et les villages incendiés, les populations décimées, affamées. Ecoute la voix de l'humanité qui te crie : La paix ! La paix ! Signe nous une paix généreuse, digne du grand peuple vainqueur et du grand peuple vaincu. Elle sera ta gloire dans le siècle présent et dans les siècles à venir."

En marge, le roi Guillaume avait écrit :

" Comme en mariage il en faut deux, de même, pour conclure une paix il en faut deux. Moi, je suis l'un. Où est l'autre ? "

Un correspondant rappelle au souverain qu'il doit être fidèle à sa parole et qu'il a dit :

" Je n'en veux pas à la nation française, mais à Napoléon et à sa dynastie. "

En marge, le roi vainqueur avait écrit :

" Cela n'a jamais été dit. "

Un autre correspondant écrit sur le même sujet :

" Après Sedan, vous deviez faire la paix, puisque vous avez déclaré que vous ne faisiez la guerre qu'à Napoléon et non au peuple français. "

Le roi a souligné le mot " Napoléon " et il a écrit en face du mot, en marge : Non à l'armée, c'est dit dans le manifeste.

Mais nous arrêtons là ces citations.

" Cependant, disait Frantz Schuller dans son carnet, nous nous attendons à une bataille sérieuse, de notre côté, ces jours-ci. Nous avons remarqué beaucoup de mouvements de troupes. Les reconnaissances des éclaireurs français devinrent plus hardies et presque tous les jours se rencontrent avec les nôtres. Tant pis, tant pis, ma bonne femme Catherine, nous commençons à être fatigués par cette guerre interminable. Nous avons été victorieux tout le temps. Eh bien ! qu'est ce qu'il nous faut de plus ? Et puis, c'est la prédiction de la femme qui me travaille l'esprit. "

Les prévisions de Schuller étaient justes. L'armée de Paris préparait un dernier et redoutable effort. On était au 18 janvier 1871. Les opérations qui précédaient la bataille de Buzenval avaient commencé. Elles vont s'étendre sur une longue ligne, de Garches, où se passe tout notre roman, à Jonchère, en se développant sur tout terrain compris entre les deux bras de la Seine. Les Prussiens, cantonnés à droite sur Saint-Cloud, à gauche sur Bougival, tiennent l'entrée de la presqu'île par la Ber-



Il se précipite sur Montmoyeur en criant : " Misérable ! assassin et voleur ! " — Voir page 64, col. 1.

Prusse :

" Cessez une guerre qui n'a plus de raison d'être. Epargnez le sang de votre peuple ainsi que celui des nôtres. Voyez dans quelle désolation vous jetez les familles des deux pays ! "

Un autre cri à un ennemi :

" Oh ! mon Dieu, que de sang, toujours du sang ! Ah ! la paix, la paix, sire ! "

Un autre encore :

" Croyez-en un homme de bien, sire. Offrez la paix à des conditions acceptables, tendez la main à la France et faites-en une voisine amie. "

Cette lettre d'une femme, d'une mère, aussi retrouvée :

" Roi chrétien, au nom du Dieu de paix et d'amour, au nom de ton auguste épouse et de ton noble fils, arrête cette guerre abominable où s'entredéchirent deux peuples faits pour s'aimer et

gerie. Cette position elle-même s'étage sur deux contreforts ; le premier, du côté de Garches, est Buzenval, château entouré d'un parc et situé sur le penchant du coteau, un peu au dessus et à droite de la Fouilleuse. Plus à droite, Bois-Péau et le parc de la Malmaison, qui sont reliés à la forêt qui va jusqu'à Versailles. La vallée de Cuffa relie la position de Buzenval à celle de la Jonchère, et les derniers anneaux de la chaîne qui barre la presqu'île de droite à gauche sont les positions de Garches et de Montretout.

La possession de ces divers points donne l'accès de la position culminante de la Bergerie et de la Celle-Saint-Cloud. On comprend donc que les succès des opérations qui allaient commencer nous eût livré Versailles. Depuis plusieurs jours Frantz Schuller s'en était rendu compte par lui-même dans une reconnaissance qu'il avait pous-

sée jusqu'aux avant-postes français, des forces avaient été amassées derrière le Mont-Valérien, à l'abri du pli de terrain qui va de Neuilly à Asnières. Et si les Prussiens s'éclairaient, de notre côté nous ne restions pas inactifs, car des reconnaissances avaient été dirigées par les officiers français, dans tous les environs de Montreuil, de la Fougère, de Rueil et de Chatou, afin de s'assurer du nombre et des dispositions de l'ennemi.

Pendant la nuit du 18 au 19 janvier, les troupes françaises ont exécuté leurs derniers mouvements. A partir de minuit, elles ont marché pour occuper leurs lignes de bataille. Le Mont Valérien, énorme fantôme qui semble émerger, noir, tout en haut du ciel obscur, le Mont Valérien se tait. Ses batteries sont muettes. Il ne veut pas attirer de son côté l'attention de l'ennemi pour ne pas trahir nos desseins. Des francs-tireurs, loin en avant du front de nos troupes battaient l'estrade évitant toutefois de s'engager. Les bataillons de la garde nationale de marche étaient ambrigués avec les bataillons de mobiles et les régiments de ligne. C'était la première fois. Les troupes avaient bonne mine. Le soldat, malgré les fatigues et les souffrances du siège, était vif et gai. L'espoir était au cœur. Chacun savait qu'il se battait pour conquérir Versailles, en chasser le roi de Prusse et débloquent Paris en perçant la ligne d'investissement.

Laissons les préparatifs de la bataille qui va s'engager et dont nous n'avons entrepris le récit que parce qu'elle est intimement liée à l'action de notre roman. Suivons un de nos personnages : Gauthier Bourreille. Il est heureux, Gauthier, depuis quelques jours. Il a reçu à Paris, où son bataillon était rentré pour prendre deux jours de repos, il a reçu d'une écriture inconnue, une lettre qui a chassé de son cœur le sombre désespoir qu'y avait amené l'abandon de Lucienne, sa trahison. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur, je suis un étranger pour vous, mais je suis quand même votre ami. Ne croyez à rien de tout ce que vous avez vu, de tout ce que vous avez entendu. Lucienne continue d'être digne de vous. Vous saurez plus tard par quel sublime dévouement, par quels sacrifices, elle a essayé de faire éclater l'innocence de Doriat, tout en vengant votre père. Sa vie n'a pas eu d'autre but, depuis six mois. C'est à ce but qu'il faut que vous rapportiez tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a dit, si incompréhensibles que soient ses actes et ses paroles. Lucienne est plus que jamais digne de vous, monsieur, je vous le répète. Bientôt, vous en aurez les preuves. » La lettre était signée Courlande. Elle portait, en post-scriptum : « Mon nom ne vous apprend rien. Vous ne me connaissez pas. Je suis un agent que la préfecture a détaché à Bourges pour y conduire Doriat, au début de la campagne, lorsqu'on a prévu que Paris allait être assiégé. Je vous suis tout dévoué. »

En recevant cette lettre qu'il avait lu d'abord sans comprendre, Gauthier n'avait pas eu le moindre doute, la moindre crainte qu'on pût le tromper. Ce nom de Courlande lui était inconnu, en effet, mais qu'importe ! La trahison de Lucienne lui avait semblé si étrange, elle avait été si brutale, qu'il était prêt à croire à quelque raison mystérieuse faisant agir la jeune fille. Certes, il se rappelait que Lucienne l'avait trahi, lorsqu'il se cachait dans le puits de la fabrique. Mais lorsque, de sang-froid, il avait réfléchi à cette aventure, il s'était souvenu de l'épouvante de Lucienne en le revoyant. Et il s'était dit que l'ayant vu fuir de ce puits, Lucienne, sans doute, ne l'y avait pas vu rentrer. De là sa trahison. Un autre souvenir aussi le frappait, maintenant. Il ne s'était jamais bien expliqué comment il avait réussi à s'évader. La porte, soigneusement refermée chaque fois qu'on l'avait ouverte, s'était tout à coup trouvée entre-baillée. Par qui ? Comment ? Était-ce le hasard ? Était-ce une main amie ? Voilà ce qu'il se demandait. Et maintenant que la lettre de Courlande guérissait la blessure de son cœur, il n'eût pas étonné de croire que c'était grâce à l'intervention de Lucienne que cette porte avait été ouverte.

Le bataillon des francs-tireurs était couché sur la terre, par un froid intense, sans feu de bivouac,

pour ne pas attirer l'attention des Prussiens. Les hommes avaient les épaules enveloppées de leurs couvertures, les capuchons de leurs cabans rabattus sur le front. Ils essaient de prendre un peu de repos. Le lendemain s'annonçait comme devant être une journée de dangers et de fatigues. Combien, le lendemain, de ces braves gens dormiraient du dernier et suprême sommeil, emportant dans l'éternité l'image de la patrie vaincue, humiliée, râlant ? Gauthier, seul, peut-être, avec les sentinelles étagées dans la plaine, ne dormait pas. Il pensait à la lettre qu'il avait reçue. Il rêvait à Lucienne. Et il se disait :

— Demain, c'est jour de bataille. Qui sait si demain je ne serai pas tué ? Je voudrais tant, avant de mourir, revoir Lucienne, lui demander pardon, et lui entendre dire une seule fois, une dernière fois, que je suis aimé ! Comment faire ?

Il réfléchit longuement. Il pensait à tout cela couché sur la terre humide et froide, la tête reposant sur son sac, le regard fixé sur le ciel où roulaient des nuages chargés de neige et de pluie. Il faisait un froid intense qui engourdisait ses membres. Les batteries prussiennes étaient silencieuses. Aucun bruit ne venait du côté de l'ennemi. Mais, vers Paris, on entendait les troupes en armes, marchant lourdement et gagnant leurs positions. Les mouvements de concentration continuaient. « J'ai toute la nuit devant moi, se disait Gauthier. Et Garches est si près, si près ! La revoir, mon Dieu, la revoir ! Il me semble qu'un danger me menace, plus directement que les autres fois, et que demain ce sera fini de moi. C'est la première fois que je ressens pareille impression. » Autour de lui ses camarades dormaient. Il se leva donc, faisant tous ses efforts pour ne réveiller personne et gagna la limite du campement. Des sentinelles étaient échelonnées de distance en distance, debout, appuyées sur leurs fusils.

— Où vas-tu ? dit l'une à Gauthier.

Gauthier évita de répondre et passa d'un autre côté. Il était inquiet comme s'il commettait une faute. « Si je vais à Garches, se disait-il, si je n'ai pas le temps de revenir prendre ma place parmi mes camarades, si quelque accident me retient contre ma volonté, on me croira déserteur, on me traitera de lâche. On dira que j'ai fui la veille d'une bataille, pour me cacher. » Il passa la main sur son front. « Non, jamais ceux qui me connaissent ne croiront de moi pareille chose. C'est impossible, c'est impossible. » Et sa pensée retournant vers Lucienne : « Si je meurs, si je meurs sans la revoir, mon Dieu, mon Dieu ! » Il consulta sa montre à la lueur d'une allumette. Il était près de deux heures du matin. « Je n'ai que deux ou trois heures, je ne puis pas être de retour. » Il s'en alla causer avec le factionnaire, lui demanda du tabac, puis sortit des lignes, tout en fumant.

— Prends garde ! dit le factionnaire, ne va pas hors de ma vue, les Prussiens ne sont pas loin ; et si tu reviens tout à l'heure sans me prévenir, tu pourras attraper un coup de fusil.

Gauthier haussa les épaules et répondit en riant :

— Je voudrais savoir où sont les Allemands, et me rendre compte, autant que possible, de leurs avant-postes.

— Prends garde, c'est t'exposer inutilement, Bourreille.

— Après moi la fin du monde.

Il disparut dans la nuit, s'éloignant du camp français. « Il est fou ! » murmura le factionnaire. Et il écouta attentivement, s'attendait, au loin, à quelques coups de fusils, à quelque cri, à la course précipitée de Gauthier revenant du campement. Rien de tout cela. Le silence. Il y avait longtemps que les Prussiens s'attendaient à une attaque ayant pour but Versailles, nous l'avons dit. Mais les précautions du côté français avaient été si bien prises qu'ils ne prévoyaient point l'attaque si prochaine et ne croyaient pas, surtout, qu'elle aurait lieu le lendemain dès le matin. Le factionnaire se trompait donc, lorsqu'il disait à Gauthier que les sentinelles prussiennes ne devaient pas être loin.

Gauthier marcha pendant un quart d'heure sans faire de mauvaise rencontre. Mais à ce moment, il perçut le bruit régulier d'une troupe en marche, se rapprochant de son côté. Ce ne pou-

vait être qu'une patrouille allemande, un poste allant établir ses avancées. Gauthier était dans la plaine, rasé comme la main. Ni arbres, ni buissons, ni bois pour se dérober. Fuir par la nuit, il y pensa bien, mais la patrouille était tout près et déjà il entendait les voix allemandes. Près de là était un fossé ; l'eau était gelée et par-dessus la glace retombaient des buissons épineux. Il se coucha sous les bruyères, à plat ventre sur la glace, et attendit. Son uniforme noir ne trahait pas dans l'obscurité. Il était à peu près invisible. Il attendit donc tranquillement. Les Prussiens passèrent devant lui sans se douter qu'il était là et s'éloignèrent. Quelques minutes s'écoulèrent, tout bruit avait cessé. Gauthier se leva transi. Il lui semblait que son corps tout entier était une glace. Il se mit à courir non pas sur la route où ses pas eussent été facilement entendus, mais dans les terres. Il jugea bientôt, familiarisé qu'il était depuis son enfance avec les moindres détails dans la campagne, qu'il devait être tout près de Garches.

— Allons, pensa-t-il, ça va bien et le plus fort est fait.

Bientôt, en effet, il fut en vue de la fabrique. Les bâtiments dormaient, noirs dans la nuit profonde. Il en fit le tour, s'arrêtant de chaque côté assez loin des bois et du mur de clôture du jardin. Il savait la fabrique occupée par les Prussiens et là, surtout, les précautions étaient nécessaires. « Ce n'est pas tout, se dit-il, en s'abritant de son mieux au milieu d'un bouquet d'arbres. Comment faire pour entrer là-dedans ? Et une fois entré, comment faire pour découvrir la chambre de Lucienne ? Ça doit être plein de Prussiens, toute cette maison. Et je les aurai sur le dos, au moindre faux pas que je ferai. La folie de sa tentative, l'impossibilité de son projet lui apparaissaient alors tout entières. Tout à l'heure, il avait réfléchi à rien de tout cela. Et maintenant ses mains se crispaient de rage, quand il pensait que, si près de Lucienne, il allait être sans doute obligé de repartir sans la voir, sans entendre sa voix, sans lui dire une fois de plus combien il l'aimait, sans lui demander pardon. Et de sa cachette il examinait la fabrique, les yeux ardemment fixés sur ces bâtiments sombres et tristes.

Tout à coup, il lui sembla remarquer que la porte de la maison d'habitation vient de s'ouvrir. Il avança la tête, pour mieux voir. Il ne craint pas d'être surpris, car il s'est couché au ras du sol et sa tête seule sort du bouquet d'arbres. La porte s'est ouverte, en effet, deux ombres s'y dessinent ; l'une des deux reste sur le seuil : c'est une femme, autant que Gauthier peut en juger dans les éclaircies que les nuages laissent dans le ciel. L'autre, un homme, quitte la maison et s'élança dans la direction de Garches. Il passe, sans rien voir, très près de Gauthier. Et le soldat le reconnaît. C'est Jean de Montmayeur. Il disparaît. La femme l'a suivi, de loin. Elle se rapproche, elle aussi. Elle a le regard tourné vers le village. Elle semble attendre. Sa respiration est oppressée. Elle s'arrête à chaque pas, écoutant si Montmayeur ne revient pas, regardant tantôt vers Garches et tantôt vers la fabrique. Bientôt elle est près du bouquet d'arbres où se tient Gauthier. Il la reconnaît, comme il a reconnu Montmayeur. C'est Lucienne ! Et une exclamation lui échappe, où passent tout son cœur, toute sa passion, toutes ses impatiences de la revoir.

— Lucienne ! ma bien-aimée Lucienne !

Elle tressaille, jette un cri, veut s'enfuir. Mais il est à ses genoux, il lui prend les mains, il la retient, l'empêche de s'en aller. Il lui couvre les mains de baisers brûlants, et il dit, dans tout l'entraînement de son délire :

— Lucienne ! Lucienne ! C'est moi. Vous ne reconnaissez donc plus ma voix. Oh ! Lucienne, je vous en prie, n'ayez pas peur, c'est moi, Gauthier, Gauthier qui vous aime, qui vient vous demander pardon !

— Gauthier, ici, Gauthier. Grand Dieu ! Malheureux, vous vous perdez. Je vous ai sauvé la première fois, je ne pourrai pas vous sauver une seconde.

— Lucienne, je vous aime, je vous aime. Je ne suis venu que dans l'espoir de vous voir. Nous nous attendons pour demain à une bataille

qui sera longue sans doute et sanglante. Je puis y trouver la mort. Je ne voulais pas mourir sans t'avoir revue, ô ma Lucienne, sans avoir obtenu ton pardon pour ce que j'ai cru, pour ce que j'ai fait, pour ce que j'ai dit.

—Oh ! mon Gauthier, dit-elle, en proie à une agitation extrême, vous ne me croyez donc plus coupable ? Qui vous a dit ?

—J'ai reçu, à Paris, une lettre signée Courlande. Cette lettre me disait que vous étiez toujours digne d'être aimée. Ce nom m'est inconnu. Mais moi je ne demandais qu'à croire. J'étais si malheureux de votre abandon.

—Et vous avez bien fait de croire ce que vous a dit cet homme. Il nous est dévoué. C'est lui peut-être qui vengera votre père.

Elle s'éloigna de Gauthier, dépassa le bouquet d'arbres et écouta, la tête penchée, le corps courbé.

—Qu'écoutez-vous, Lucienne ?

—Oh ! Gauthier, Claudine, Claudine.

—Eh bien ?

—Votre forme brûlée ! Claudine blessée dangereusement !

—Oh ! mon Dieu !

—Nous l'avons recueillie, à la fabrique, depuis trois jours, et cette nuit, dans un accès de délire, elle a retiré les bandages de sa plaie, une hémorragie s'en est suivie, puis une syncope. Et Jean de Montmayeur que vous avez vu passer allait à Garches chercher le chirurgien allemand qui la soigne.

—Ma pauvre petite sœur ! dit Gauthier alarmé, ne songeant qu'à la jeune fille et pas du tout au désastre de la ferme que Lucienne lui annonçait. Puis, tout à coup :

—Lucienne, je n'ai que quelques minutes à vous consacrer. Je ne voudrais pas mourir sans entendre une dernière fois l'aveu de votre amour, sans être certain de votre pardon. M'aimez-vous toujours, Lucienne, et me pardonnez-vous ?

—Si je vous aime ! murmura la pauvre fille avec une tendresse infinie. Si je vous aime, Gauthier.

—Et vous me pardonnez ?

—Qu'ai-je à vous pardonner ? Toutes les apparences, des apparences qui étaient des preuves, n'étaient-elles pas contre moi ?

—C'est vrai ? dit-il d'une voix sourde. Voulez-vous, si je dois mourir demain, que je meure tranquille, heureux ?

—Que parlez-vous de mourir ?

—Le voulez-vous ?

—Si je le veux, Gauthier ! dit-elle en plourant.

—Eh bien, répondez-moi.

—Que desirez-vous savoir ?

—Pourquoi avez-vous quitté votre mère adoptive ? Pourquoi avez-vous fui la maison de Doriat ?

—Il y a quelques jours, Gauthier, je n'aurais pu répondre à votre question. Je m'étais imposé une mission pour l'exécution de laquelle il fallait garder le secret, un secret absolu.

—Et aujourd'hui ?

—Aujourd'hui, ce secret, vous le connaîtrez.

—Ah !

—A une condition. Il faut que vous me juriez que vous n'entreprendrez rien qui puisse mettre obstacle à nos projets.

—Je vous le jure, Lucienne, mais je ne comprends pas.

—Vous allez comprendre. Interrogez-moi, je répondrai.

—Pourquoi vous êtes-vous laissé chasser de chez Doriat ? Votre mère vous accusait d'aimer Montmayeur, oh ! Lucienne !

—Ce n'était pas vrai.

—Vous n'avez prouvé rien pour votre défense. Si vous ne l'aimez pas cet homme, que je hais moi, sans m'expliquer les raisons de ma haine, pourquoi vous retrouvez-vous ici, dans sa maison même, vivant avec lui ?

—C'est que je veux sa perte, Gauthier.

—Pourquoi ?

—Il m'aime ardemment.

—Il vous aime et vous voulez le perdre ? Que vous a-t-il donc fait ? que rêvez-vous ? quel projet ?

—Ah ! Gauthier, si vous saviez ! cela est si terrible, ce que je vais vous dire.

—Parlez ! Parlez, je vous en supplie !

—Cet homme, Gauthier, ce Montmayeur mau-

dit, que je hais et qui me fait horreur, et devant lequel je joue l'effroyable comédie d'un amour dont la seule pensée me fait rougir, cet homme...

Elle s'arrêta pour écouter. Il lui avait semblé entendre au loin un bruit de pas dans la nuit. Elle se rassura.

—Cet homme, Gauthier, reprit elle d'une voix basse et tremblante, a assassiné votre père.

Il eut une exclamation d'horreur.

—Lui ! lui !

Il avait saisi les mains de Lucienne et les serrait avec force.

—Tu ne te trompes pas ? C'est bien Montmayeur que tu as nommé ?

—Je ne me trompes pas.

—Ah ! le misérable ! le misérable ! Et je viens de le voir passer tout à l'heure, près de moi, sans me douter. Ah ! comme j'avais raison de le haïr !

Et les poings crispés, il semblait vouloir s'élançer dans la direction de Garches où avait disparu Montmayeur.

—Prends garde, Gauthier, prends garde ! Souviens-toi de ce que tu m'as promis. Ce secret, il faut que tu le conserves au fond de ton cœur comme je l'ai conservé, ainsi que Claudine, jure-le encore, jure-le encore.

—Ah ! tu m'en demandes trop. Je ne pourrai jamais.

—Tu ne veux donc pas que je sauve Doriat, le pauvre homme, injustement condamné.

—Je ne pourrai pas, te dis-je. Ah ! le misérable !

—Tu ne veux donc pas venger ton père ? Tu as donc oublié le cadavre ensanglanté étendu dans la chambre pleine de ténèbres, et auprès duquel nous avons prié tous les deux ?

—Non, je ne l'ai pas oublié ! Pauvre père ? Comment veux-tu que j'oublie pareil spectacle ? Mais puisque l'assassin est connu, pourquoi tarder ? Pourquoi ne pas l'accuser publiquement ? Pourquoi ne pas le châtier ?

—Parce que faire ce que tu me demandes est impossible !

—Impossible ?

—Il n'y a pas de preuves !

—Raconte-moi tout.

Lucienne lui fit l'histoire de tous les événements que nos lecteurs connaissent. Effaré, Gauthier l'écoutait sans l'interrompre. Lucienne parlait rapidement par phrases hachées. Quand elle eut fini, Gauthier lui embrassait les mains.

—Oh ! Lucienne, chère enfant ! murmurait-il. Comment reconnaitrai-je jamais ton dévouement, ton sublime sacrifice. Mais, va ! prends patience Tu as perdu ton honneur de jeune fille pour le monde mais quand on connaîtra ton abnégation, et quand on te verra à mon bras fière et heureuse, on saluera en toi l'amour filial dans ce qu'il aura eu de plus noble et de plus généreux ! Et après un court silence : Mais il me semble que c'est une profanation de te laisser chez cet homme. Pourquoi ne rentres-tu pas chez Marie Doriat ?

—Je n'y rentrerai que lorsque Montmayeur sera puni.

—Aô ! ce jour ! Arrivera-t-il jamais ?

—Plus tôt peut-être que tu ne le crois.

—Tant mieux. Et que Dieu me conserve la vie, d'ici là.

—Mais tu ne peux rester plus longtemps près de moi, Gauthier. Montmayeur, s'il revenait, nous trouverait ensemble. Nous serions perdus. Et puis, ton devoir, ami, n'est pas où je suis.

Et montrant du geste la nuit profonde, au fond de laquelle le Mont Valérien protégeait la concentration de l'armée française :

—Puisque demain l'or doit se battre, ta place est là.

—J'y vais ! dit simplement le jeune homme. Et il s'éloigna, avec précaution, s'arrêtant presque à chaque pas, pendant que Lucienne elle-même rentrait à la fabrique. Et à peine tous les deux avaient-ils quitté le bouquet d'arbres qu'un homme s'en dégageait, chancelant sous le coup d'une effroyable émotion et se mettait à la poursuite de Lucienne. C'était Montmayeur. Il la rejoignit avant qu'elle pénétrât dans la fabrique.

—Ah ! dit-elle, vous ne ramenez pas le médecin allemand.

—Non, dit-il d'une voix altérée.

—Pourquoi ?

—Je ne l'ai pas trouvé. Il est, paraît-il, aux ambulances de Versailles, par ordre du quartier général. Il ne sera de retour que demain dans le courant de la journée.

—Mais, avant demain, ma sœur peut mourir !

Et Lucienne se précipita dans la maison. A son dernier mot, Montmayeur avait eu un mauvais sourire. Il avait murmuré :

—Je l'espère bien !

Lucienne ne soupçonnait pas encore la profondeur de cette âme criminelle. Montmayeur voyant Claudine plus mal et déprimé, espérait un dénouement fatal, qui lui eût épargné un nouveau meurtre, auquel il était résigné mais qui lui répugnait malgré tout. Il ne s'était même pas donné la peine d'aller jusqu'à Garches. Il s'était arrêté en chemin et n'avait pas cherché le major allemand. En revenant il avait entendu parler, avait cru reconnaître la voix de Lucienne, s'était approché en se cachant. "Elle me trompait. Elle ne m'aime pas. Elle ne m'a jamais aimé. Elle ne cherche que la vengeance. Elle n'a pour moi dans son cœur que de la haine !" Et une torture sans nom le brisait. C'est qu'il avait beau être un assassin et un voleur, c'est qu'il avait beau rêver un nouveau crime, n'avoir ni foi ni conscience, il aimait Lucienne, il l'aimait follement, et il sentait que son amour lui-même, devenu impossible à présent, allait être criminel.

Il voulait qu'elle fût à lui, cette enfant, et il n'était pas homme à reculer devant une tentative qui la lui livrerait. Il en était arrivé à ce point d'affolement qu'il envisageait sa mort, à lui, comme possible et même prochaine, si cette mort devait être payée par la possession de Lucienne. Il avait laissé la jeune fille rentrer dans la fabrique. Lui était resté dehors. Tout à coup il se mit à courir dans la direction que Gauthier a prise. Le jeune homme ne peut être loin. Quelques secondes se passent. Il le rejoint. Gauthier se croyant poursuivi, avait voulu se cacher. Montmayeur ne lui en avait pas laissé le temps. Les nuages cachaient de nouveau les étoiles et l'obscurité était intense.

—Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? demanda Gauthier.

—Je voudrais vous parler.

—Qui êtes-vous encore une fois ?

—Regardez-moi de plus près. Vous me reconnaîtrez.

—Jean de Montmayeur ! Ah !

Il retint dans sa gorge les mots de voleur et d'assassin. Il se souvint de ce que Lucienne lui avait fait jurer.

—Claudine, votre sœur adoptive se meurt. Lucienne lui a dit qu'elle venait de vous voir. Elle voudrait vous embrasser avant de mourir. Lucienne et Claudine vous réclament. Je me suis élançé à votre poursuite.

Gauthier hésite une seconde. Il a comme le vague pressentiment d'un piège qui lui est tendu. Mais il réfléchit que Lucienne, tout à l'heure, lui a annoncé que Claudine était en danger. Montmayeur ne ment donc pas. Et puis, il est si près de la fabrique, quelques minutes seulement, le temps d'embrasser Claudine et il repart. Il aura bien le temps de regagner les lignes françaises. La nuit n'est pas près de sa fin.

—Allons, dit-il à Montmayeur d'une voix brève, allons, je vous suis !

Montmayeur marche en avant d'un pas rapide. Ses yeux brillent. Un sourire erre sur ses lèvres. Ils arrivent. Montmayeur ouvre la porte.

—Suivez-moi.

L'escalier est obscur. Ils montent. Montmayeur ne s'arrête pas au premier étage. Et cependant c'est au premier étage que se trouve la chambre de Claudine. Il monta au second. Gauthier continue de le suivre. Montmayeur ouvre une porte : "Entrez !"

Gauthier fait deux pas et se trouve dans une chambre obscure. Il s'arrête. De nouveau lui revient le pressentiment qu'il a eu tout à l'heure.

—Claudine ? demande-t-il, où est Claudine ?

Il entend derrière lui une porte qui se reforme à clef. Montmayeur allume une bougie. Gauthier jette autour de lui un regard étonné. Il se trouve dans le cabinet où Montmayeur fait ses expériences de chimie. Pourquoi le misérable l'a-t-il conduit-là ? La vague lumière répandue

dans cette pièce éclairée de vacillantes lueurs le visage de Montmayeur.

— Pourquoi me conduisez-vous ici ? Où est Claudine ? demande Gauthier.

Montmayeur a un sourire silencieux. Dans la nuit, en ne voyant pas ce visage abhorré, Gauthier avait assez de force pour se contenir. Mais maintenant qu'il voit le misérable, il lui semble lire dans ses yeux les pensées qui ont précédé et suivi le meurtre de Bourreille. Il oublie les serments faits à Lucienne. Son horreur et son désir de vengeance l'emportent. Et il se précipite sur Montmayeur, lui jette les mains autour du cou en criant :

— Misérable ! assassin et voleur !

L'étreinte est si violente et si brusque qu'un moment Montmayeur chancelle. Mais il est robuste. Après une courte lutte, il se dégage, recule et reprend son sang-froid. Gauthier, hors de lui, reste exaspéré.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ? fait Jean avec calme.

Gauthier a perdu toute prudence.

— Nie donc que tu as assassiné mon père !

Montmayeur reste longtemps silencieux. Que va-t-il dire ? Il s'est croisé les bras. Il est étrangement pâle.

— Réponds-donc ! Tu vois bien que je sais tout. Ah ! monstre, comme tu seras châtié.

— Calmez-vous, monsieur Bourreille, je vous ai amené chez moi, non pas pour vous faire voir Claudine.

— Pourquoi ?

— Pour discuter !

— Discuter, misérable ! Ta vue me soulève le cœur. Je lis ton crime sur ton visage ! Et si brave que je sois, je juge ton âme si basse, si criminelle, si prête à tous les forfaits que j'en suis malgré moi épouvanté.

Il met les mains sur ses yeux. " Et cet homme murmura-t-il, cet homme a eu le courage, à deux pas du cadavre de sa victime, de suivre, une à une, toutes les péripéties de l'enquête ! Horrible ! Car je me rappelle bien ton odieuse figure. Je sais maintenant pourquoi, de ce jour-là, instinctivement, je t'ai haï. Ah ! misérable ! misérable ! "

Et tout à coup, s'attendrissant au souvenir de cette nuit : " Mon pauvre père ! Mon pauvre père ! Ah ! tu n'as pas eu de peine à le tuer, il ne s'est pas défendu. Il était si faible ! Un enfant aurait eu raison de lui ! " Ses poings se serrèrent. " Le jour où tu monteras à l'échafaud, blême et suant ton angoisse, je serai près de toi, Montmayeur. Je ne te quitterai pas. Et tu emporteras mon regard et mon sourire de vengeance dans l'éternité.

Montmayeur laissait passer ce flux de paroles. Il restait impassible. Il n'avait pas décroisé les bras. La nuit commençait à s'éclairer au loin des lueurs de l'aube. La lumière de la bougie palissait. C'était l'aurore. Gauthier tressaillit. Il lui fallait partir. Il se rapprocha de Montmayeur.

— Je m'en vais, dit-il, parce qu'il le faut, parce que le devoir m'appelle. Mais, la guerre finie, et ce sera sans doute bientôt, si quelque ballo prussienne ne m'a pas tué dans la journée qui commence, tu me reverras. Je m'attacherai à tes pas jusqu'au jour de ton châtiement.

Il alla vers la porte, voulut l'ouvrir. Elle était fermée. La clef n'était pas sur la serrure. Il regarda Montmayeur, indécis, ne comprenant pas et revint à la porte, contre laquelle il donna un vigoureux coup d'épaulé. Elle était solide et massive. Il ne l'ébranla même pas.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il enfin.

Montmayeur souriait. Et désignant la porte : — Vingt hommes plus robustes que vous ne l'ébranleraient pas, dit-il ; n'usez donc pas vos forces contre elle, ce serait inutile.

— Ouvrez-la donc. Je te l'ordonne. Il faut que je regagne les lignes françaises. Voici le jour. Tout à l'heure je ne le pourrai plus ! je trouverai des soldats allemands à chaque pas. Et tout à l'heure aussi, à mon bataillon où j'ai laissé mon sac et mes armes, on s'apercevra de ma disparition.

— Peu m'importe, regarde aussi cette fenêtre. Elle est protégée par des barreaux dont tu ne viendras pas facilement à bout. Tu ne peux donc sortir que par la porte ou par la fenêtre. Ces

deux sorties, seules, existent. La porte, tu en as essayé la solidité. Quant à la clef, la voici, mais je suis plus fort que toi. Ne tente pas de me la prendre. Reste donc la fenêtre. Je vais te l'ouvrir.

Il l'ouvrit en effet toute grande.

— Sois convaincu par toi-même de la solidité des barreaux.

Gauthier se rua sur les barres de fer, s'y cramponna, les secoua, se meurtrissant les mains. Il ne les remua pas.

— Du reste, continua d'expliquer tranquillement Montmayeur, même si tu réussissais, à quoi cela te servirait-il ? Tu te briserais les jambes sur le pavé de la cour, en tombant.

— Que veux-tu de moi ? fit Gauthier d'une voix altérée.

— Te persuader d'abord que tu es en mon pouvoir. Tu n'as pas d'armes. Moi, je suis armé. Rien au monde que ma volonté ne peut te faire sortir de cette chambre.

Il s'assit posément, croisa les jambes et avec un sourire : " J'attendrai patiemment que tu sois convaincu. "

La chambre où se passait cette scène était assez vaste et tout entourée d'instruments de chimie et de physique. Elle ne renfermait, comme meubles, qu'une grande table massive, au milieu, supportant des machines électriques, des fourneaux, des cornues, des tubes de mille formes et de mille grandeurs, des éprouvettes, des cloches à l'air, des flacons, etc. Deux ou trois chaises de paille. Une bibliothèque dans le fond, uniquement composée de livres de science. Et c'était tout ! Gauthier regardait autour de lui, cherchant une arme, un outil quelconque pour attaquer cette porte et recouvrer la liberté. Mais rien, rien. Et Montmayeur le suivait toujours d'un regard souriant. Pâle, le front couvert de sueur, Gauthier se laissa tomber sur une chaise, près de la fenêtre. Il tremblait.

— Quand vous serez convaincu, répéta Montmayeur, vous me le direz.

Le jour était tout à fait venu, la fenêtre était restée ouverte. L'air vif emplissait la chambre. Gauthier pencha la tête avidement. De là, où ils étaient, on découvrait un paysage splendide, toute la plaine, toute la vallée dans laquelle, dans quelques minutes, des milliers d'hommes allaient s'entretenir, où la fusillade allait gronder, où allait éclater la mitraille. Au loin, Paris-la-Victime encore enseveli dans sa brume matinale. De longues traînées de brouillard flottaient au ras de la plaine et dérobaient aux Allemands les mouvements du camp français. Mais déjà le Mont Valérien se dégageait du brouillard. Tout était encore endormi en apparence. On ne devinait rien de la bataille prochaine. Pourtant une sorte de houle semblait se faire dans l'armée allemande. Sans doute quelques reconnaissances avaient signalé les rassemblements français. Les ordres de concentration étaient partis et des détachements gagnaient leur ordre de bataille. Pas un coup de fusil n'avait encore été tiré. Les deux armées étaient pareilles à deux adversaires, sur le terrain du duel, qui mesurent leurs forces avant d'en venir aux mains. C'était surtout vers Montretout que les mouvements se dessinaient. C'était de ce côté que l'engagement allait débiter.

Une batterie venait de prendre position en avant de Suresnes. La fusillade allait commencer dans la plaine, au pied du Mont Valérien, puis dépasser la ferme de La Fouilleuse, dans le fond du valon et remonter dans la direction de Montretout et de Garches. Les mains crispées autour des barreaux de la fenêtre, Gauthier, sans un mot, regardait l'immense panorama qui se déroulait devant lui. Il pensait :

— " n ce moment, mes camarades ont constaté que j'ai disparu. Ils disent que j'ai fui la bataille et m'accusent de lâcheté. "

Et quittant la fenêtre et revenant vers Montmayeur : " Laissez-moi partir ! "

— Non.

— De quel droit me retenez-vous ?

— Oh ! je n'en ai pas d'autre que celui du plus fort.

— Quel est votre but ?

— M'entretenir avec vous, en ami ! Gauthier eut un geste de honte et de rage.

— Misérable ! dit-il.

Le brouillard se dissipait lentement. Dans quelques minutes, ce serait le jour, c'est-à-dire la désertion et le déshonneur. A travers mille dangers, à découvert, au risque d'être bientôt trahi par son uniforme qu'il n'avait pu quitter, Gauthier voulait traverser cette zone neutre qui s'étend entre deux armées, sur tous les champs de bataille. Il eût trouvé là mort peut-être dans cette course insensée. Peu lui importait. La mort, c'était l'honneur ! Attendre plus longtemps, au contraire, c'était être accusé de lâcheté !

— Enfin, quel est votre but ! Que voulez-vous de moi ?

Montmayeur, depuis quelques secondes, s'était levé, et debout contre le coin de la table, écrivant quelques lignes. Il y avait là un buvard avec des lettres et du papier. Il en avait besoin parfois pour résoudre ses problèmes physiques ou chimiques.

— Ce que je veux ? C'est bien simple ! Je veux être votre ami et je veux que tout le monde le sache. Je veux que vous m'écriviez de votre main et que vous me signiez cette lettre. Lisez.

Il tendit le papier à Gauthier. Celui-ci le parcourut : " Aujourd'hui, dix-neuf janvier, au matin de la bataille qui va se livrer, et dans laquelle je puis trouver la mort, devant Dieu qui peut-être me jugera tout à l'heure, je jure que les déclarations de Claudine et de Lucienne sur M. Jean de Montmayeur ne reposent sur aucun fondement. Je jure que M. de Montmayeur est innocent du crime dont elles l'accusent. Je déclare hautement que Jean est mon ami et qu'une accusation pareille ne peut être regardée comme sérieuse. "

— Vous êtes fou, dit Gauthier, en jetant la lettre et haussant les épaules. Jamais je ne signerai cette infamie.

Montmayeur se rassit paisiblement.

— C'est bien. J'attendrai ! dit-il avec le plus grand calme.

Gauthier passa la main sur son front. Dans son regard il y avait je ne sais quelle angoisse. Il avait peur de comprendre.

— Vous attendez ? balbutia-t-il. Qu'attendez-vous ? C'est inutile. Vous êtes l'assassin de mon père. Ce serait me couvrir d'opprobre à mes propres yeux que de signer cette lettre. Dans quel but me le demandez-vous ? Pour vous en faire une arme contre moi et vous défendre plus tard, si je songe à vous châtier. Ce serait de l'enfantillage de signer cela ! Jamais.

— Comme vous voudrez !

— Ouvrez cette porte, il faut que je m'en aille !

— Signez cette lettre.

— Jamais !

— Jamais cette porte ne s'ouvrira !

— Mon devoir est de courir rejoindre mes amis. C'est me déshonorer que de rester ici plus longtemps.

— Que vous soyez ou non déshonoré, cela a peu d'importance pour moi.

— Ah ! mais vous êtes donc un monstre !

— Je prends mes précautions. Je crois, en effet, comme vous, que vous serez déshonoré si l'on ne vous voit pas à votre rang au matin d'une bataille. On dira que vous êtes un lâche et que vous n'avez pas osé affronter le danger.

— Ouvrez-moi cette porte !

— Soit.

— Ah !

— Mais à une condition, bien entendu. Vous signerez ce papier. Contre cette lettre, je vous remettrai la clef de la porte et vous irez vous faire tuer comme bon vous semblera.

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON.

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman,

SANS MÈRE

rempli de scènes des plus émouvantes et d'un grand intérêt. Ecrit par un maître en ce genre de littérature, il ne devra pas manquer d'intéresser vivement nos lecteurs.